

CHAPITRE IX

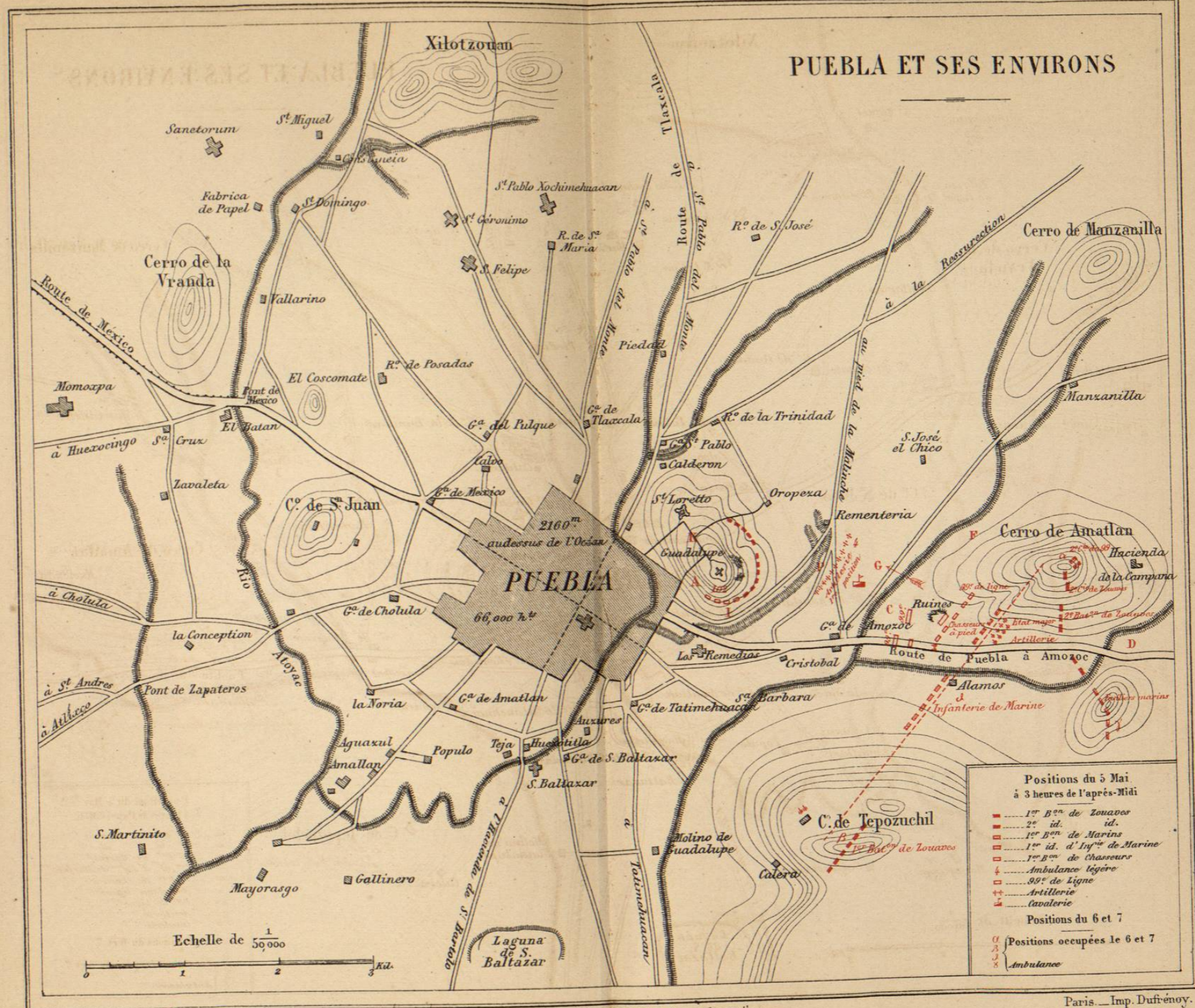
LE COMBAT.

Reconnaissance. — Assaut du fort Guadalupe. — Le sous-intendant Raoul est tué. — Deux compagnies de chasseurs à pied tiennent tête à toute la cavalerie mexicaine. — Violent orage. — Les troupes françaises, déjà sur le parapet, sont repoussées. — Nos pertes.

Et déjà nos colonnes se massent : on voit les chasseurs d'Afrique se portant en avant pour éclairer la marche; l'artillerie et sa réserve se hâtant de sortir des rues étroites qu'elles encombre; plus loin, les bataillons restés en arrière passant pour aller rejoindre ceux de la tête; de tous côtés, des officiers à cheval courant porter des ordres. Les mouvements s'exécutent dans un demi-silence, au sein de cette aube matinale qui, sans être encore le jour, n'est déjà plus la nuit, et qui donne à nos troupes un aspect tout fantastique.

Le jour vient de poindre. Le général paraît. Il passe devant les rangs, et ne peut réprimer un sourire de satisfaction en remarquant dans la

PUEBLA ET SES ENVIRONS



tenue de chacun comme un air de fête. Mais le temps marche; quatre lieues restent encore à parcourir, il faut se hâter. Aussi bien, voilà le signal de se mettre en route : la colonne s'ébranle.

Il est neuf heures quand les cinq mille Français débouchent, le 5 mai, dans la plaine où s'élève Puebla. On aperçoit bientôt les clochers de la cathédrale; mais la ville n'apparaît encore, au milieu des jardins dont elle est entourée, que comme une masse confuse. A la distance où nous sommes, le cadre dans lequel nous la voyons est formé, dans le fond, par les hauteurs de l'Istaxihual et du Popocatepetl qui ferment la vallée de Puebla du côté de Mexico; à gauche, par le mont Tepozuchil, au pied duquel est tracée la route que nous suivons; à droite, par le fort de Guadalupe. Tout est tranquille dans la plaine. On continue à marcher. Cependant, une ligne de tirailleurs ennemis ne tarde pas à se montrer sur notre droite et à ouvrir le feu; mais, repoussée par nos chasseurs à pied, elle se retire lentement, et finit par disparaître derrière la pente boisée qui relie Guadalupe à Puebla. Le général commande halte, et fait faire le café, pendant que son chef d'état-major, le colonel Valazé, exécute une reconnaissance avec l'escadron de chasseurs, dans la direction de la Rementeria. Son but est d'étudier le terrain qui conduit à Guadalupe, et

de juger, autant que possible, de la position exacte du fort.

Guadalupe couronne un mouvement de terrain d'un relief très-prononcé, qui se développe en avant de nous et vers la droite, en nous cachant complètement San Loretto, autre petit fort situé à l'extrémité opposée du même mouvement de terrain. — Distant de Guadalupe d'environ mille mètres, Loretto domine aussi, mais beaucoup moins, le *nord de Puebla*. On doit pouvoir aborder San Loretto, qui nous est complètement invisible, par des pentes plus douces que celles de Guadalupe, mais aussi sous des feux plus redoutables. Son attaque exigerait un mouvement très-large, qui, en outre, exposerait pendant longtemps les troupes au feu de Guadalupe, et nous tiendrait éloignés du convoi, autour duquel son importance, aussi bien que notre petit effectif, nous contraint de conserver nos réserves. Quoi qu'il en soit, Guadalupe commande Puebla; la possession de ce fort doit entraîner nécessairement la reddition de la ville; il est donc la clef de la position, c'est-à-dire le vrai point d'attaque, choisi, au reste, par le général, dès la veille. Pour y arriver, il faut se porter avec une partie des forces au delà d'un profond ravin¹, accessible à l'infan-

¹ C F. (Voir la carte.)

terie, mais qui nécessite quelque travail pour le passage de l'artillerie. Le génie se met rapidement à l'œuvre, et, au bout d'une heure, il a rendu les pentes praticables aux voitures.

Cependant, le regard tourné vers la ville, le général semblait attendre l'effet de ces promesses tant de fois répétées depuis le jour de son débarquement. Vainement il cherche dans cette plaine devenue tout à coup silencieuse l'« *enthousiasme de Puebla l'antijuariste* », les « *dix mille hommes de Marquez* » qui auraient dû s'y trouver en même temps que lui, et ce « *grand parti de l'intervention* » qui, depuis trois mois, lui était annoncé, chaque jour, pour le lendemain!

Rien dans la plaine, rien sur la route. — Soudain, retentit un coup de canon, un seul. Il est parti du fort de Guadalupe. A ce signal, qui est peut-être pour l'ennemi celui du combat, le général prend ses dispositions d'attaque.

Trois colonnes sont formées.

La première comprend deux bataillons du 2^e régiment de zouaves et dix pièces. Elle a ordre de franchir le ravin¹, de marcher parallèlement au fort de Guadalupe dans la direction de droite²; puis, une fois arrivée à la hauteur du fort, de tourner à gauche et de se diriger vers lui.

¹ Entre C F. (Voir la carte.)

² Direction de G. (Id.)

La seconde, composée du bataillon de marins et d'une batterie de montagne servie par la marine, a pour mission de suivre la première et de s'opposer, pendant sa marche, à tout mouvement tournant sur son flanc droit. — La troisième, forte d'un bataillon d'infanterie de marine, devra s'établir en arrière de la ligne formée par les zouaves, et se tenir prête à les appuyer. — De son côté, l'intendant Raoul est chargé d'installer provisoirement l'ambulance derrière une maison en ruine, et de faire transporter l'ambulance volante à quinze cents mètres plus en avant, dans une grande ferme, la Rementeria, propre à abriter les blessés. La garde du convoi massé sur la route de Puebla, en arrière de la garrita de Amozoc¹, et la surveillance de cette route sont confiées aux quatre seuls bataillons qui restent encore disponibles. L'escadron de cavalerie est particulièrement chargé d'éclairer les flancs et les derrières de la division. Le général donne l'ordre de commencer le mouvement. Aussitôt, les trois colonnes franchissent le ravin (C F) et marchent à travers la plaine (G), dans la direction qui leur est indiquée.

En ce moment une ligne de feu éclaire la face du fort qui a vue sur notre attaque, et des boulets

¹ En C. (Voir la carte.)

bien dirigés viennent ricocher au milieu de nos lignes. Plus de doute, c'est la lutte!

Il est midi. Voilà notre colonne de tête qui arrive au changement de direction; elle fait un à gauche, et, pendant que l'artillerie prend position à deux mille deux cents mètres de Guadalupe, les zouaves se déploient des deux côtés de nos batteries, attendant, l'arme au pied, l'ouverture d'une brèche qu'ils sont impatients de franchir.

Le feu de notre artillerie commence; celui de l'ennemi devient plus vif. D'un point de la campagne qu'il a choisi pour mieux juger le combat, le général a bientôt constaté que notre tir, malgré sa justesse, est menacé de rester sans effet. Il envoie aussitôt au commandant de l'artillerie l'ordre de se porter en avant et de recommencer le feu. Toutefois, la disposition du terrain est telle qu'on perd complètement de vue le fort quand on s'en approche, et qu'il n'est pas possible, pour le canonner, de placer les dix pièces d'artillerie montées à une distance plus proche que deux mille mètres. Au delà se présente une nouvelle barranca (ravin)¹, au sortir de laquelle commencent les pentes qui conduisent à Guadalupe. Aussi l'ennemi, dont les pièces sont parfait-

¹ P. (Voir la carte.)

tement servies¹, a-t-il, dès le commencement, l'avantage du tir; et nous nous voyons forcés, au bout de cinq quarts d'heure d'une canonnade qui a épuisé la moitié de nos munitions sans endommager les défenses de Guadalupe, de remettre le sort de la journée à l'intrépidité de notre infanterie seule.

Le général est déjà accouru; déjà il a formé deux colonnes avec toutes les troupes présentes sur le lieu du combat, et il leur a montré les faces de Guadalupe, sur lesquelles elles reçoivent l'ordre de s'élaner². D'un côté, le commandant Cousin, à la tête d'un bataillon de zouaves, franchit à gauche les mouvements de terrain qui sont devant lui, et va atteindre le pied du glacis; de l'autre, le commandant Morand se dirige obliquement à droite avec un autre bataillon de zouaves, pour se rabattre ensuite sur Guadalupe, en cherchant à s'abriter des feux de Loretto. Deux détachements de sapeurs suivent chaque colonne. Ils emportent chacun une planche garnie d'échelons cloués, moyen d'escalade bien insuffisant, mais le seul que la précipitation des événements permette de leur procurer. Le détachement de gauche est

¹ Un boulet passa si près de la joue du capitaine d'artillerie Hartung qu'il roussit sa barbe, lui brûla légèrement la peau et lui enleva son képi.

² Les colonnes traversent le ravin B. (Voir la carte.)

muni, en outre, d'un sac de poudre destiné à faire sauter la porte du réduit.

Sentant que la victoire dépend du coup d'audace tenté en ce moment, le général n'hésite pas à envoyer chercher le bataillon de chasseurs à pied resté à la défense du convoi, et à le faire conduire sur la position. Il sera le soutien du bataillon Cousin.

Le général et son état-major suivent le mouvement des troupes pour aller s'établir sur un point d'où il soit aisé de tout voir et de tout diriger. Reconnu par l'ennemi à son fanion, depuis qu'il est en plaine, le général n'a point cessé d'être le point de mire des artilleurs mexicains, mais la mort n'a fait encore que menacer, voilà maintenant qu'elle frappe à ses côtés. Un boulet arrive, ricoche, enlève de cheval le sous-intendant Raoul¹, et le jette expirant dans la poussière. L'abbé de la division passe en ce moment, il voit le malheur, il accourt, met pied à terre, et, soutenant le mourant d'une main, il le bénit de l'autre. Touchant spectacle que celui de cette calme et sercine bénédiction du prêtre au milieu de la mort qui l'environne.

Cependant la lutte continue plus terrible. —

¹ La mort de l'intendant Raoul était une grande perte. Toutefois, ce remarquable administrateur avait pris de telles dispositions que, lui mort, le corps expéditionnaire ressentit

A mesure que nos colonnes approchent du fort, la défense se multiplie, le feu redouble; ce n'est bientôt plus dans l'air qu'un sifflement non interrompu de boulets et de balles. A gauche, les chasseurs à pied viennent de paraître sur la position¹; les voilà qui s'élancent à côté des zouaves.

Quelle lutte d'héroïsme entre ces hommes pour escalader les formidables défenses encore intactes de Guadalupe, et pénétrer dans ce fort hérissé de baïonnettes qui ne cesse de vomir la mitraille! Ici, c'est le capitaine Gautrelet, du 2^e de zouaves, qui se fait une échelle des épaules de ses soldats; là, c'est le clairon Roblet, qui, hissé sur le parapet, y arbore le fanion du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, et sonne la charge; plus loin, c'est le sous-lieutenant Caze, qui décharge, par une embrasure, les six coups de son revolver sur les canonniers ennemis; pendant que, sur le rebord de la contrescarpe, à quelques pas des canons mexicains, se tient fièrement planté le drapeau du 2^e zouaves, ce muet contemplateur de tant d'actions d'éclat! Une balle frappe mortellement le porte-drapeau; un sous-officier le remplace et tombe à son tour. Alors, un vieux zouave, à qui son ancienneté et sa réputation de bravoure ont

pendant longtemps encore les effets de sa prévoyante sollicitude.

¹ En avant de I. (Voir la carte.)

acquis le singulier privilège d'appeler ses officiers: « Mes enfants », saisit à son tour le drapeau, et le brandissant au-dessus de sa tête avec un geste de défi: « Venez le chercher! » s'écrie-t-il d'une voix tonnante. Mais aussitôt, serrant, par un mouvement convulsif, son précieux trésor contre sa poitrine, il s'affaisse et roule avec lui dans le fond du fossé. En vain nos soldats franchissent le fossé et couronnent en grand nombre la partie du parapet qui est en terre; tous les efforts viennent se briser contre un réduit inexpugnable, dont l'église forme le centre, dans lequel sont disposés trois étages de feu, et que défendent les troupes des généraux Negrete¹ et Bériozabal.

¹ Le général Negrete dut, en ce moment, payer de sa personne pour empêcher de se propager parmi ses troupes un mouvement de sauve qui peut, et pour maintenir sur le parapet les défenseurs qui semblaient disposés à l'abandonner. C'est lui qui, l'année suivante, exprima au lieutenant Galland, fait prisonnier pendant le second siège de Puebla, l'admiration dont l'avait pénétré l'assaut donné à Guadalupe le 5 mai, et qui raconta l'émotion causée par cette lutte « fantastique ». — Puisque le nom de Galland (Théodore) est sous notre plume, rappelons que le combat dans lequel cet héroïque et regretté soldat a été fait prisonnier avec sa colonne d'attaque, est digne d'être rangé au nombre des plus beaux faits d'armes de l'histoire. — Le 6 avril 1863, pendant le siège de Puebla, à la suite d'un assaut malheureux, Galland était abandonné avec une poignée de zouaves du 1^{er} régiment au delà d'une barricade, en pleine ville de Puebla! Mais Galland ne perdit pas courage; il se barricada avec ses hommes, refusa de mettre